

CORRESPONDANCE

ENTRE

GOETHE ET SCHILLER

TRADUCTION DE

M^{ME} LA BARONNE DE CARLOWITZ

REVISÉE, ANNOTÉE, ACCOMPAGNÉE D'ÉTUDES HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

TOME SECOND

AVA 1788

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1865

Tous droits réservés.

l'instant, tout n'est encore ici que tumulte et agitation.
 Mes compliments à votre chère femme. GËTHE.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 5 octobre 1798.

Ainsi, vous êtes content du *Prologue*, et ces trois messieurs sont dans les meilleures dispositions pour jouer *le Camp de Wallenstein*, voilà des nouvelles qui sont tout à fait les bienvenues. Je ne puis arrêter l'impression du *Prologue*, mais je crois qu'une différence légère entre le poëme imprimé et le poëme parlé n'est d'aucune importance.

D'après ce que vous me dites, il faut que je m'occupe sérieusement du sermon du capucin, et j'ai bonne espérance, grâce au révérend père Abraham. Je n'ai pas encore pu le lire, car Schelling est resté toute l'après-dinée avec nous.

Je dois vous avertir que j'ai encore fait plusieurs changements que je vous enverrai lundi soir, avec le sermon du capucin ; ils ne concernent qu'une partie de la pièce, et les acteurs pourront les apprendre dans quelques heures.

J'ai remplacé l'officier de police par un soldat avec une jambe de bois, qui fera un bon pendant au conscrit. Cet invalide entre en scène avec une gazette, par laquelle on apprend la prise de Ratisbonne et tous les événements les plus récents de cette période. Cela fournit en même temps l'occasion de faire quelques jolis compliments au duc Bernard.

Si le temps et mes dispositions d'esprit me le permettent, je ferai ma chanson de Magdebourg sur un

air connu, afin de ne pas occasionner de retard. En tout cas, je suis tranquille, puisque vous avez autre chose à mettre en place. Si vous pouvez me renvoyer par la messagère mon exemplaire du *Camp de Wallenstein*, cela me rendra grand service. Il me suffira d'avoir les huit ou dix premières pages, car, au milieu et à la fin, je n'aurai rien à changer.

Schelling nous est venu avec ardeur et plaisir; dès la première heure de son arrivée, il est venu me voir, et je l'ai trouvé, en général, très-amical et très-chaleureux pour nous. D'après ce qu'il m'a dit, il s'est beaucoup occupé de la théorie des couleurs, afin de pouvoir en causer avec nous. Après la première représentation du *Camp de Wallenstein*, il se fera annoncer chez vous, car je lui ai dit que vous étiez beaucoup trop occupé pour le recevoir.

J'ai fait ces jours-ci la connaissance d'un singulier original, une espèce d'enthousiaste en morale et en politique, que Herder et Wieland se sont empressés d'expédier à la grande nation. C'est un étudiant de l'université, originaire de Kempten, homme de bonne volonté, doué de facultés brillantes et d'une rare énergie. Cet individu est pour moi une expérience toute nouvelle.

Je présume que ces jours-ci on fera encore voyager plus d'un exprès sur la route entre Weimar et Iéna.

Ma femme vous salue de cœur.

SCHILLER.

GÖTTE A SCHILLER.

Weimar, le 6 octobre 1788.

Je vous renvoie le *Prologue*, et j'approuve tous les

Mais ce que je puis affirmer d'avance, c'est que *Piccolomini* ne peut ni ne doit passer de mes mains dans celles des acteurs que lorsque ma troisième pièce sera entièrement écrite, sauf les dernières retouches. Veuillez maintenant Apollon m'être favorable, afin que l'œuvre entière puisse être terminée dans six semaines!

Ne voulant plus garder sous les yeux les parties de mon œuvre que j'ai déjà terminées, je vous les envoie. Vous y trouverez cependant deux lacunes; l'une concerne les relations secrètes et magiques entre Octavio et Wallenstein, et l'autre la présentation de Questenberg aux généraux de l'armée. Dans la première exécution, cette scène avait quelque chose de roide et de guindé, et je n'ai encore rien trouvé pour la rendre meilleure. Les deux premiers et les deux derniers actes sont déjà finis comme vous voyez, et j'ai écrit le commencement du troisième...

Je vous fais mon compliment sur vos expériences au sujet des couleurs, et je souhaite pour vous que vous soyez bientôt débarrassé de ce fardeau. Puisque l'hiver vous inspire difficilement, vous ne sauriez mieux l'employer qu'en le consacrant à l'achèvement de ce long et pénible travail...

Le silence d'Iffland commence à m'inquiéter, surtout après l'empressement qu'il a mis à me demander ma pièce, car il est de son intérêt de la recevoir le plus tôt possible, si sa demande est sérieuse.

Adieu, bonne santé; mon séjour à la ville m'a été jusqu'ici très-favorable. Ma femme vous fait ses compliments.

SCHILLER.

dramatique ; il est vrai que cela a fort augmenté mon travail.

Ma femme, qui a été indisposée, mais qui va mieux maintenant, vous salue de tout son cœur. Nous vous remercions de vos excellents navets. SCHILLER.

GÖETHE A SCHILLER.

Weimar, le 9 mars 1799.

Les deux premiers actes de *Wallenstein* sont excellents, et ils m'ont, dès la première lecture, causé une impression si vive, que je ne doute pas un instant du succès.

Si dans les *Piccolomini* le spectateur vous suit avec peine à travers des combinaisons artificielles et parfois même arbitraires, dans *Wallenstein*, tout, dès le début, est soumis aux nécessités de la nature. Le monde où se passe l'action est posé, les règles d'après lesquelles on doit le juger sont connues, et le torrent des passions se précipite à travers un lit creusé d'avance. Je suis on ne peut pas plus désireux de voir la suite, qui, d'après les changements que vous lui avez fait subir, sera tout à fait neuve pour moi.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ; animé par vos conseils, je viens de fixer ma pensée sur les champs troyens. Une grande partie de l'*Achilléide* qui manquait encore de forme intérieure, vient de s'organiser jusque dans ses plus petits détails ; et comme le fini seul peut m'intéresser même au sein de l'infini, j'espère terminer cet ouvrage pour le mois de septembre, en y appliquant

prise d'un téméraire courage et un caractère audacieux. Vous le connaissez, — ce créateur d'armées intrépides, l'idole du camp et le fléau des provinces, l'appui et l'effroi de son empereur, l'enfant aventureux de la fortune, qui, élevé par la faveur des temps, monta rapidement aux plus hauts degrés des honneurs, et, insatiable, aspirant toujours plus haut, tomba victime de son ambition indomptée. Obscurcie par la haine et la faveur des partis, l'image de son caractère nous apparaît incertaine dans l'histoire ; mais l'art aujourd'hui, avec une sympathie humaine, doit le mettre plus près de vos yeux, plus près aussi de vos cœurs. Car, limitant et enchaînant toute chose, l'art ramène à la nature tout ce qui est extrême ; il voit l'homme emporté par le mouvement impétueux de la vie et impute aux astres funestes la plus grande part de sa faute.

« Ce n'est pas lui qui paraîtra aujourd'hui sur cette scène. Mais, dans ces bandes hardies que dirigent ses ordres puissants, que son esprit anime, vous apercevrez l'ombre de ses traits en attendant que la muse timide se hasarde à le placer devant vous sous sa forme vivante ; car c'est sa puissance qui séduit son cœur, son camp seul explique son attentat.

« Pardonnez donc au poète s'il ne vous entraîne pas tout d'une fois, d'un pas rapide, au dénouement de l'action, s'il se borne à dérouler ce grand sujet à

les fonctions du chœur antique : elle expliquait le drame et apaisait les passions. Grâce à elle, les faits terribles de la réalité étaient transportés dans le domaine de l'idéal, et l'espérance souriait au monde. Tel était le rôle de l'Allemagne dans cette crise formidable. Ne croyez pas cependant que le poète, en ouvrant aux âmes les régions sereines de l'art, cherchât à les désintéresser des œuvres sérieuses de la vie. Les reproches que nous avons dû faire à Schiller, à propos de certaines lettres datées de 1796, n'atteignent pas l'auteur de *Wallenstein*. L'esprit qui règne d'un bout du poème à l'autre est un esprit viril, l'amour du devoir et de l'honneur. L'exemple d'un Max Piccolomini ne fera jamais de lâches. Schiller était manifestement préoccupé du désir de relever les âmes de ses compatriotes. Il s'excuse même quelque part de ces préoccupations morales, contraires, selon lui, à l'indépendance de la poésie ; s'il renonce ici à ses principes, c'est que les nécessités du temps doivent imposer silence aux scrupules de l'artiste. Le 26 juillet 1800, il écrivait à son ami Suvern : Je partage votre admiration sans réserve pour la tragédie de Sophocle, mais cette tragédie est l'expression d'un temps qui ne reviendra plus... La tragédie allemande de nos jours est obligée de lutter contre l'inertie, la torpeur, l'absence de caractère, la vulgarité intellectuelle de l'esprit de l'époque ; elle doit donc montrer du caractère et de

de Schiller. Des diverses périodes de cette correspondance, celle que forme l'année 1799 est sans nul doute la moins intéressante ; elle contient pourtant, soit sur le caractère des deux poètes, soit à propos de l'art en général, des indications que l'histoire littéraire doit recueillir. Il n'est pas indifférent, par exemple, de voir *le Paradis perdu* jugé par l'auteur de *Faust* ; le scandale littéraire et moral produit par la *Lucinde* de Frédéric Schlegel se reproduit aussi d'une manière curieuse dans les lettres de Schiller. Mais il y a une lacune dans cette partie de la correspondance ; on y cherche en vain des détails sur le poème de *la Cloche*. Ce beau poème auquel Schiller songeait déjà en 1788, qu'il avait si longtemps couvé dans son imagination, qu'il avait tant de fois recommencé, dont il perfectionnait sans cesse et le plan et les épisodes, c'est en 1799 qu'il le termine enfin tout en composant *Marie Stuart*. Pourquoi faut-il que Schiller n'en dise rien dans ses lettres ? Mais il est temps de laisser la parole aux deux poètes ; nous savons ce qui les occupe au mois d'avril 1799 : Schiller combine le plan de *Marie Stuart*, et Goethe écrit pour *les Propylées* une petite nouvelle satirique intitulée *le Collectionneur*.

Le hasard m'a fait lire hier la vie de Christian Thomasius, qui m'a fort intéressé¹. On y voit les nobles efforts d'un homme de cœur et d'esprit pour se détacher du pédantisme de son époque, et, quoique la façon dont il s'y prend soit elle-même fort pédantesque, on peut, si on le met en regard de ses contemporains, l'appeler un esprit philosophique, je dirai même un bel esprit. Choissant le moyen que vous aussi vous regardez comme le meilleur pour terrasser ses adversaires, et qui consiste à leur porter des coups non interrompus, il écrivit un journal sous ce titre : *Conversations mensuelles*. Chacune de ces conversations était ornée d'une gravure satirique, et elle était rédigée avec une telle verve, qu'elle faisait trembler les théologiens et les péripatéticiens. Il est le premier qui ait osé écrire en langue allemande des ouvrages académiques. Un de ses écrits traite du savoir-vivre, et indique à ce propos ce que les Allemands feraient bien d'emprunter aux Français². Je serais curieux de le lire ; j'essayerai de me le procurer...

Ma femme vous salue de cœur ; vous nous manquez de toute manière, et je m'accoutume difficilement à me passer de nos douces causeries du soir.

SCHILLER.

Hesperus est le titre du roman qui avait commencé en 1795 la réputation de Jean-Paul Richter.

¹ Cette vie de Thomasius est celle qui se trouve dans le cinquième volume de la *Biographie générale* de Schroeck.

² C'est le premier ouvrage écrit en allemand par Thomasius ; en voici le titre : *Discours, welcher Gestalt man denen Franzosen im gemeinen Leben und Wandel nachahmen soll*. 1687.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 4 juin 1799.

Vous trouverez ci-joint un travail de Kœrner sur *Wallenstein* ; mais nous ne pourrons pas nous en servir, car il a trouvé plus commode de laisser parler le poète que de raisonner sur son œuvre. Après l'avoir impitoyablement morcelé, il en met des lambeaux sous les yeux du public. Si *Wallenstein* était déjà imprimé, je pourrais laisser passer un pareil compte rendu ; mais, en ce moment, il me serait plus nuisible qu'utile...

En voyant mon plan de *Marie Stuart* presque achevé, je n'ai pu m'empêcher de passer à l'exécution. C'est aujourd'hui, 4 juin, que j'ai commencé ce travail avec autant de plaisir que de courage.

A mes heures de récréation, aux moments de la journée où nous avons coutume de nous réunir pendant que vous étiez à Iéna, je lis la *Dramaturgie* de Lessing ; il est hors de doute qu'aucun Allemand de son époque ne s'est exprimé sur l'art dramatique avec autant de clarté, de précision, un esprit aussi libéral et n'en a démêlé d'un regard aussi sûr les conditions essentielles. En le lisant, on est tenté de croire que le bon temps du goût allemand est déjà passé, car on entend bien peu de jugements artistiques dignes d'être comparés aux siens.

Est-il vrai que la reine de Prusse n'ait pas voulu voir représenter *Wallenstein* à Berlin, et que ce soit à Weimar seulement qu'elle veut faire connaissance avec ma tragédie?

SCHILLER.

idoles élevées en son honneur ne se tient plus sur ses jambes, et peu s'en faut, en vérité, qu'ils ne déclarent naturel et même nécessaire d'immoler tous les kantistes, comme jadis on immola les opiniâtres prêtres de Baal. C'est, au reste, un très-mauvais signe pour la cause que défend le livre de Herder, que d'être soutenu par des moyens aussi violents et aussi déraisonnables.

Je désirerais que vous pussiez assister ce soir à nos aventures dramatiques. Elles se passeront bien, j'en suis sûr, car il s'agit d'une répétition générale pour se mettre en état de jouer devant le roi et la reine de Prusse. Depuis quelques jours je suis les répétitions avec beaucoup d'intérêt, et je me suis aperçu, à cette occasion, que pour jouir des productions d'un art, et surtout pour les juger, il faut rester en rapport continu, en rapport intime avec cet art. C'est ainsi qu'après une longue pause je ne puis prendre plaisir à la musique ou aux arts plastiques, sans m'être de nouveau familiarisé avec eux.

Adieu, portez-vous bien, et, par votre verve créatrice, préparez-moi un bon accueil. GËTHE.

SCHILLER A GËTHE.

Iéna, le 7 juin 1799.

Rien que deux mots pour aujourd'hui, car j'espère vous voir demain. A moins d'empêchement imprévu, j'ai promis à Loder de faire partie de la société qu'il réunit au belvédère.

Mon travail n'a point avancé d'un pas depuis deux jours; hier j'ai reçu des visites du matin au soir, et

Je ne sais si je pourrai venir vous voir à la fin du mois. Le prince vient de se loger dans ma maison, et autour de nous aussi tout est dans la plus grande agitation ; car la chose à laquelle on est le moins préparé ici, c'est à coup sûr l'honneur de recevoir un roi.

Pour ne pas être tout à fait oisif, j'ai mis ma chambre obscure en état de faire des expériences nouvelles et de répéter les anciennes.

Meyer et moi, nous avons fait une découverte assez curieuse. Vous savez peut-être que l'on prétend qu'en été, et surtout le soir, certaines fleurs lancent momentanément des rayons de lumière. Je n'avais jamais encore vu ce phénomène ; mais hier au soir je l'ai remarqué très-distinctement sur le pavot oriental qui se distingue entre toutes les fleurs par sa couleur d'un jaune rouge. En observant ce phénomène de plus près, j'ai reconnu qu'il est entièrement physiologique, et que les prétendus éclairs de lumière ne sont que l'image de la fleur avec la couleur verte requise. Aucune fleur, lorsqu'on la regarde droit devant soi, ne produit cet effet ; mais lorsqu'on y jette un regard oblique et du coin de l'œil, aussitôt le phénomène a lieu. Il faut que ce soit pendant le crépuscule, car alors l'œil est reposé, et la couleur rouge peut conserver toute son énergie. Je crois qu'il serait facile de faire la même expérience avec des papiers de couleur. Au reste, le phénomène est tel, qu'au premier instant du moins l'illusion est complète.

Je joins ici *le Collectionneur*, et je désire que cette plaisanterie, maintenant qu'elle est complète, vous

contenues dans ces trois classes : le faux, l'imparfait et le parfait.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que ce morceau des *Propylées* fera beaucoup de bruit et rappellera les *Xénies*.

Ma femme s'est beaucoup amusée de la verve et de la gaieté qui animent ce tableau; la visite des étrangers, surtout, l'a ravie.

SCHILLER.

GËTHE A SCHILLER.

Weimar, le 22 juin 1799.

Je suis charmé que vous ayez tant de bien à dire du *Collectionneur*. Au reste, vous savez mieux que personne ce qui vous appartient dans cet ouvrage pour le fond comme pour la forme. Malheureusement je n'ai pas eu le temps de l'exécuter aussi bien que je l'eusse voulu, et je crains que l'ensemble ne soit pas assez agréable. Si j'en avais eu le loisir, j'aurais mêlé plus de sirop à mes substances acides. Peut-être aussi cette manière de ne donner que des esquisses sera-t-elle favorable à l'ensemble. En tout cas, nous avons beaucoup gagné à ce travail, car nous nous sommes instruits, nous nous sommes amusés, et nous faisons du bruit; il est certain, en effet, que ce morceau des *Propylées* aura beaucoup plus de lecteurs que n'en ont eu les précédents. En résumé, le fondement est bon, et je vous prie d'y appliquer toute la sévérité de votre critique. Meyer accueille l'idée de ce travail avec une vive sympathie, et, de ce côté-là aussi, il y a d'excellents résultats à attendre. Je vous dis cela en courant...

plus grand désire de vous entretenir sur bien des choses.

G THE.

SCHILLER A G THE.

Iéna, le 5 juillet 1799.

A mon retour ici j'ai trouvé une missive de Cotta, où il m'exprime son chagrin au sujet d'une lettre qu'il a d  vous écrire touchant *les Propylées*. J'ai été bien désagréablement surpris en apprenant que cet ouvrage ne se vend point. Cette circonstance nous montre le public artistique de l'Allemagne sous un aspect si pitoyable, que cela dépasse tout ce qu'on aurait pu en redouter. Comme il n'y a aucun motif de mettre en doute la loyauté de Cotta, on ne peut plus songer à continuer *les Propylées*, car il faudrait un débit trois fois plus considérable pour couvrir seulement les frais. *Le Collectionneur* trouvera peut-être un meilleur débit ; mais, devant l'indifférence du public, comment espérer que ce morceau puisse sauver l'ensemble ? Quand je pense à cette affaire, mon sang bout de colère et d'indignation, et jamais rien encore ne m'avait donné une si misérable opinion de notre public. On devrait cependant ne s'étonner de rien, car, lorsqu'on réfléchit et que l'on compare avec calme, tout s'explique.

Je ne puis ni ne veux vous parler d'autre chose aujourd'hui. Au reste, la chaleur est insupportable, elle paralyse toutes mes facultés et j'ai passé deux nuits sans dormir. J'espère apprendre demain quel jour vous arriverez définitivement ; j'ai absolument besoin d'une longue, longue entrevue avec vous. Mes amitiés  

Schiller et Goethe parmi ces spirituels mécréants ? Je ne le pense pas. Ils sourient, je le vois bien, et ils ont grand tort de sourire ; remarquez cependant qu'ils n'ont vu ici que le badinage et non l'impiété licencieuse. A Dieu ne plaise que je veuille les justifier ! Historien littéraire, je tiens seulement à marquer les nuances des idées et à distinguer les époques. « J'étais bien sûr, écrit Goethe à Schiller le 31 juillet, que Parny vous ferait plaisir. Il a tiré du sujet une foule de charmants et spirituels motifs, et il les met en œuvre d'une manière très-vive, très-jolie. Seulement, il n'est pas heureux, ce me semble, dans la disposition et la gradation de ces motifs, d'où il résulte que l'ouvrage manque d'unité. Il me semble aussi que le but final, le but extérieur, je veux dire l'intention de traîner dans la boue la religion catholique-chrétienne, est plus visible qu'il ne convient à un poète. On dirait que cette œuvre lui a été expressément commandée par les théophilanthropes. » Malgré l'insuffisance de ce blâme, on voit que nous sommes loin ici des soupers du grand Frédéric. Au scepticisme agressif a succédé le scepticisme insouciant, mais cette insouciance religieuse ne va pas jusqu'à autoriser la poésie (ou ce qui porte son nom) à se charger d'une besogne infâme. Quand la muse s'avilit au point d'outrager les plus pures croyances de l'humanité, on peut la soupçonner d'avoir vendu son âme et son corps ; à la fange qui la

serait aussi l'amour, la jalousie, et autres moyens semblables.

Si vous trouvez quelque mérite dans ce sujet et que vous le jugiez propre à fournir une action tragique, je m'en occuperai de temps en temps, car lorsque je suis arrivé au milieu de la pièce que je compose, j'ai besoin à de certaines heures d'en imaginer une nouvelle...

Adieu, ma femme vous fait ses plus affectueux compliments.

SCHILLER.

GÖTTE A SCHILLER.

Weimar, 21 août 1799.

Ma paisible existence au fond de mon jardin continue à porter des fruits, peu abondants il est vrai, mais savoureux.

Je viens d'étudier avec soin la vie et les œuvres de Winckelmann. Il faut absolument que je me rende un compte exact, détaillé, des services qu'a rendus ce vaillant homme et de l'influence qu'il a exercée.

Je continue à classer et à corriger mes poésies. C'est une nouvelle occasion pour moi de vérifier que tout dépend du principe dont on s'inspire. Maintenant que j'admets les lois du rythme dans toute leur rigueur, j'y trouve un stimulant plutôt qu'une entrave. Il reste encore sans doute bien des points à éclaircir. Voss nous aurait rendu un grand service, il y a dix ans, si dans son introduction aux *Géorgiques* il avait écrit à ce sujet quelque chose de moins alambiqué.

Cette semaine, contre mon habitude, je suis resté presque tous les jours sur pied jusqu'à minuit, atten-

VII

MARIE STUART ET LA PUCELLE D'ORLÉANS

— 1800-1801 —

Schiller s'est établi à Weimar le 3 décembre 1799. Le voilà enfin attaché au séjour que lui assignait sa mission ; l'auteur de *Wallenstein* a pris place dans la cité de Gœthe et de Charles-Auguste. Nous devons nous attendre à voir disparaître une grande part de l'intérêt que présentaient les lettres des deux poètes. « Comme le Rhin se perd dans les sables, dira Gœthe plus tard, ma correspondance avec Schiller est allée se perdre dans les insignifiants détails de la vie quotidienne¹. » Oui, cela n'est que trop vrai : les poétiques entretiens auront lieu désormais dans la chambre de Gœthe, dans le cabinet de Schiller, ou bien dans les allées du parc, sous les ombrages deux fois consacrés. Nous n'assisterons plus aux péripéties de ce travail intérieur, nous ne recueillerons plus les confidences où se déployait devant nous une vivante esthétique. Quelquefois cependant, pour s'arracher aux distractions de la cour et terminer en

¹ Lettre de Gœthe à Zelter, 27 mars 1830.

J'ai appris bien des choses que j'ignorais sur le vieux théâtre anglais. Le traité de Malone sur l'enchaînement probable dans lequel Shakspeare doit avoir composé ses pièces, une tragédie et une comédie de Ben-Johnson, deux pièces apocryphes de Shakspeare, ont été pour moi de véritables traits de lumière...

Vous voyez que je jouis encore de la tranquillité de Iéna, tandis que les flots du monde de Weimar viennent déjà sans doute se jouer au seuil de votre porte. J'espère vous voir dimanche dans l'après-midi.

Mes compliments à tous les vôtres. GÛTHE.

SCHILLER A GÛTHE.

Weimar, le 7 décembre 1799.

J'ai reçu de vos nouvelles avec un vif plaisir. Nos pôles ont changé leurs positions magnétiques, et ce qui était d'abord le sud est devenu le nord. Je ne me suis pas encore aperçu de mon changement de domicile, car des occupations de tout genre m'ont à peine donné le temps de me reconnaître. Je n'ai encore été voir que le duc, auprès duquel j'ai passé près d'une heure. Je vous dirai de vive voix le sujet de notre entretien.

tion et sympathie. Il félicita l'auteur en termes bienveillants; puis, se tournant vers son fils, âgé de neuf ans, qui assistait à la lecture de la seconde soirée, et lui passant la main dans les cheveux : — Eh bien! enfant, lui dit-il, que penses-tu de ces couleurs, de ces fleurs, de ces reflets, de ces magiques enchantements dont notre ami vient de nous entretenir? n'est-ce pas tout à fait merveilleux? » Ces paroles sont d'un écrivain peu connu dont le nom est Kœpke. Nous les empruntons aux notes de M. Henri Duntzer sur la correspondance de Goëthe et Schiller. (*Uebersichten und Erläuterungen zum Briefwechsel zwischen Schiller und Goëthe, von Heinrich Duntzer.* 1 vol. Stuttgart, 1858.)

qu'elle puisse être représentée, et je suis de son avis; je suis même décidé à ne jamais l'arranger pour le théâtre, quoique par là je me prive de quelques avantages pécuniaires. Unger, à qui je l'ai vendue, compte la mettre en vente à la prochaine foire de Leipzig comme une nouveauté complète, et il m'a si bien et si généreusement payé, qu'il me siérait mal de contrarier ses plans. D'un autre côté, l'idée de distribuer des rôles, d'assister aux répétitions, etc., me fait reculer devant toute représentation de ma tragédie.

Je m'occupe en ce moment de deux sujets nouveaux. Lorsque je les aurai suffisamment médités, je commencerai immédiatement un nouveau travail. Portez-vous bien, et surtout ne manquez pas de nous revenir samedi prochain.

SCHILLER.

GÖTTE A SCHILLER.

Ober-Rosla, le 28 avril 1801.

Loin d'avoir été ces jours-ci égayé par la musique et la danse, je n'ai eu affaire qu'à la nature humaine la plus grossière, et il m'a fallu subir de dégoûtants démêlés sur le tien et le mien. Aujourd'hui seulement je me suis débarrassé de mon ancien fermier, et il me reste encore tant de choses à régler avec le nouveau, que je ne pourrai pas revenir aussi vite que je l'espérais. Soyez donc assez bon pour mettre *Nathan* à l'étude et assister aux premières répétitions jusqu'à mon retour; car, sans direction, nos acteurs ne s'en tireront jamais. Je sais que cette direction est un travail bien ingrat, mais nous ne pouvons nous en affranchir entièrement.

baigneurs pendant la belle saison. Ce projet ne put s'accomplir, la femme et les enfants du poète étant tombés malades au commencement de juillet. Quand toute la famille fut rétablie, Kœrner invita Schiller et tous les siens à venir passer les vacances dans sa maison de campagne de Loschwitz. Le poète de *Wallenstein*, de *Marie Stuart*, de *la Pucelle d'Orléans*, revenait dans ces lieux où s'était écoulée une partie de son ardente jeunesse. Il habitait de nouveau ce pavillon où il avait achevé les dernières scènes de *Don Carlos*. Quel contraste entre ces deux époques ! que de progrès pendant ces quinze années ! il n'était plus seul ; une femme digne de lui veillait à ses côtés ; ses enfants grandissaient, emplissant de bruits joyeux son harmonieuse demeure ; d'autres enfants encore, des héros, de nobles filles, Max, Thécia, Jeanne, et ceux qui s'éveillaient au fond de son imagination, lui formaient un doux et glorieux cortège. Il n'était plus inquiet, indécis, partagé entre sa poésie trop ardente et sa philosophie trop abstraite ; philosophie et poésie étaient devenues chez lui un ensemble vivant, il se possédait lui-même, il était maître, comme il disait de l'organe dramatique et savait son métier. Enfin, il possédait aussi l'Allemagne, il était maître des âmes et des cœurs. De vingt ans à vingt-cinq, avec ses drames révolutionnaires, il était apparu à ses contemporains comme un météore enflammé ; l'enthousiasme qu'il avait excité n'était pas exempt d'inquiétude et de

gédie en présence d'une nombreuse réunion composée de mes amis et de mes ennemis. Je ne vous engage pas à assister à cette lecture, d'abord parce que votre santé ne vous permet pas de sortir en ce moment, et parce que je sais que vous aimerez mieux entendre mon œuvre en tête-à-tête.

SCHILLER.

GÆTHE A SCHILLER.

Weimar, le 5 février 1805.

Dites-moi un mot sur votre lecture d'hier; un auteur exercé sait distinguer l'intérêt de la surprise, ainsi que de la politesse et de la dissimulation. Je vous prie aussi de vouloir bien me communiquer votre œuvre; vous me préparerez une véritable fête pour ce soir.

Je vous prie, en outre, de venir passer la soirée chez moi avec votre beau-frère et les deux dames, soit lundi après le spectacle, soit mardi après le concert qui aura lieu chez Chladni; nous souperons ensemble.

Vous n'apprendrez pas sans plaisir que je viens de terminer le complément de *Cellini*. Je m'étais imposé là une tâche bien pénible, car lorsqu'on ne veut pas que de pareils travaux ne soient que du charlatanisme, ils coûtent des recherches énormes.

Je ne connais pas vos projets, mais il me semble qu'on pourrait faire copier immédiatement les rôles de votre tragédie et la mettre à l'étude.

GÆTHE.

GËTHE A SCHILLER.

Weimar, le 18 janvier 1804.

Voici le *Rütli*, sur lequel je n'ai que des éloges à vous donner. L'idée de constituer immédiatement les communes du pays est excellente ; cela donne de la dignité et de l'ampleur à l'ensemble. Je suis impatient de voir la fin.

Bonne chance pour l'accomplissement de votre œuvre.

GËTHE.

GËTHE A SCHILLER.

Weimar, le 23 janvier 1804.

Il faut que je fasse prendre des nouvelles de votre santé, car lorsque je suis longtemps sans vous voir je suis toujours inquiet sur votre compte.

Aujourd'hui j'ai reçu, pour la première fois, madame de Staël chez moi. L'impression qu'elle produit reste toujours la même ; et, malgré toute sa politesse, elle se conduit assez grossièrement pour une voyageuse chez des hyperboréens dont les capitaux consistent en vieux chênes, mais dont le fer et l'ambre se convertiraient assez facilement en objets utiles ou gracieux. Malgré tout cela, elle sait nous réduire à exhiber nos vieux tapis, comme cadeaux d'hospitalité, et nos armes rouillées pour nous mettre en état de défense.

Jean de Müller est venu me voir ce soir, et ma collection de médailles l'a beaucoup amusé. En se voyant ainsi transporté tout à coup au milieu d'anciennes connaissances, il m'a prouvé jusqu'à quel point tous les

fonde, mais se manifeste avec douceur... » La princesse héréditaire dont il est question ici était cette Maria Paulovna, grande-duchesse de Russie, qui avait épousé l'année précédente le fils du duc Charles-Auguste, et pour qui Schiller avait fait représenter sur la scène de Weimar la belle scène lyrique intitulée *l'Hommage des Arts*. Elle paya noblement sa dette au poète qui avait chanté sa bienvenue et se chargea de l'éducation de ses enfants.

Pendant qu'on sanglotait à la cour, la ville était comme frappée de stupeur. On eût dit une famille atteinte dans le plus cher de ses membres. « Des hommes qui ne se connaissaient pas la veille, dit M. Gustave Schwab, se saluaient dans les rues et se donnaient mutuellement des marques d'une sympathie profonde. » Subitement unis par la communauté de la douleur, ils n'étaient plus étrangers les uns aux autres. Personne, dit encore M. Schwab, ne pouvait demeurer en repos dans sa maison ; les rues de la ville, les allées du parc étaient remplies de gens inquiets qui s'abordaient en pleurant. Puis on rentrait chez soi, et chacun, depuis les princes de l'intelligence jusqu'aux plus humbles enfants de la cité, chacun, grand ou petit, mesurait à sa manière l'immensité de la perte que la patrie venait de faire. Le soir du 10 mai, il y avait une représentation annoncée au théâtre ; les acteurs décidèrent eux-mêmes qu'elle n'aurait pas lieu ; quel artiste aurait eu la

cette douleur muette et morne, qu'il faut imputer la mesquinerie presque scandaleuse des funérailles du poète ? L'enterrement avait été fixé au dimanche 12 mai ; la rapide décomposition du corps ne permit pas d'attendre jusque-là, et ce fut dans la nuit du 11 au 12, vers une heure du matin, au milieu des ténèbres et du silence, ce fut de cette manière clandestine qu'un cortège peu nombreux accompagna le poète de la lumière et de l'idéal à sa dernière demeure. Il ne paraît pas que les amis de Schiller soient venus en aide à la famille pour l'organisation et les apprêts de la cérémonie funéraire. Un M. Gunther, conseiller du consistoire, et le bourgmestre de Weimar, M. Charles-Lebrecht Schwabe, s'acquittèrent de ce soin avec une singulière négligence. M. Schwabe eut cependant l'idée de convoquer une vingtaine de jeunes gens d'élite, savants, artistes, magistrats, et de leur confier le soin de porter au cimetière le cercueil de l'illustre mort. Ce fut là, si nos renseignements sont exacts, le seul appel adressé aux habitants de Weimar. Un fils du bourgmestre a publié, d'après les notes manuscrites de son père, le récit authentique de ces funérailles ; cette narration ne saurait être suspecte, traduisons-la. « Minuit sonné, le petit cortège, — il est question des jeunes gens convoqués par le bourgmestre, — le petit cortège, grave et silencieux, se rendit de la maison de M. Schwabe à la maison de Schiller. C'était une nuit de mai éclairée

trôler l'exécution de ses idées, à débattre le pour et le contre, soit avec lui-même, soit avec ses amis ; il se fatiguait aussi peu de recueillir les opinions d'autrui que de modifier les siennes en tous sens. J'avais donc suivi pas à pas toutes ses œuvres, depuis *Wallenstein*, et presque toujours avec une parfaite communauté de sentiments, bien qu'à plusieurs reprises, et surtout au moment de la mise en scène, j'eusse combattu très-vivement certaines choses... amicales disputes où il fallait bien que l'un ou l'autre finit par céder. C'est ainsi que son esprit ardent et toujours avide du mieux avait voulu donner beaucoup trop de développement à *Démétrius*. J'avais assisté à toutes les modifications de sa pensée, je l'avais vu d'abord préparer son exposition dans un prologue, tantôt à la manière de son *Wallenstein*, tantôt à la façon de sa *Jeanne d'Arc*, puis resserrer peu à peu son plan, concentrer les points principaux de l'action, et enfin commencer à écrire une scène d'un côté, une scène de l'autre. Tandis que les péripéties du drame l'attiraient tour à tour, j'avais pris part à son œuvre, soit par mes conseils, soit plus directement encore ; a pièce était vivante pour moi autant que pour lui. Je brûlais donc du désir de continuer nos entretiens, en dépit de la mort, de conserver ses pensées, ses vues, ses intentions, jusque dans le moindre détail, de montrer enfin pour la dernière fois, et à son degré le plus élevé, cette communauté de travail devenue

a placés dans ses *Poèmes évangéliques*, à propos de Jésus et de Lazare. L'amitié est une vertu divine, puisqu'elle est aussi, dans une certaine mesure, un sacrifice de soi, une victoire remportée sur l'amour-propre, sur ce fond d'égoïsme qui est l'héritage des enfants d'Adam. Une victoire sur l'amour-propre, ai-je dit ; oh ! alors, il est à peu près impossible que l'amitié existe entre ceux qui tiennent la plume et le pinceau, entre les esprits créateurs qui poursuivent le beau, qui vivent par l'imagination, qui s'enivrent de leurs triomphes, et là où elle existe, elle est deux fois plus belle. Certes, je ne voudrais pas imiter le philosophe antique, qui, devant parler de l'amitié, commençait ainsi avec une poignante amertume : « O mes amis ! il n'y a pas d'amis. » Je me garderais bien aussi d'appliquer à l'amitié, comme on l'a fait, ce que le railleur italien de la Renaissance osait dire de l'amour : « C'est comme les esprits, disait le Pogge ; tout le monde en parle et personne n'en a vu. » Oublions ces cruelles paroles ; et cependant si nous cherchons dans l'histoire de la poésie les exemples de cette amitié, mâle, pure, vraiment digne de ce nom, comme l'histoire semble vide ! comme l'espace se rétrécit ! moins petite est la maison de Socrate. A peine deux ou trois groupes d'hommes nous apparaissent dans la série des âges, marchant du même pas, se soutenant l'un l'autre, portant au front la double auréole du génie et de l'amitié, —

à Rome Virgile et Horace, chez nous Boileau et Racine, en Allemagne Gœthe et Schiller.

Et pourquoi donc est-elle si peu remplie, la petite maison de Socrate? Pourquoi sont-ils si rares dans l'histoire, ces groupes d'amis glorieux? La réponse est simple : les grands poètes, les grands philosophes, les héros de l'intelligence et de l'art ont eu rarement des amis, parce que l'amitié suppose l'égalité des âmes. Dante, Machiavel, Michel-Ange, Shakspeare, Descartes, Voltaire, Rousseau, ont eu des admirateurs, des flatteurs, des disciples, des partisans, ils ont passionné et gouverné la foule, ils n'ont pas eu d'amis. Ce sont des rois solitaires. Leur élévation les condamnait à l'isolement. M. Alfred de Vigny, dans son poëme de *Moïse*, a peint cette situation avec une grandeur épique. Le prophète, sur le sommet du mont Nébo, parle avec Dieu face à face, et, accablé sous le poids de la mission divine, las de cette majesté redoutable qui éloigne de lui ses frères plus humbles, il demande comme une grâce de pouvoir enfin mourir :

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu...
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.

pages merveilleuses où l'on sent battre un cœur. Tout jeune encore, Montaigne avait rencontré Etienne la Boétie, son aîné de trois ans, la Boétie, *une âme à la vieille marque, une âme pleine et qui montrait un beau visage à tous sens, et tout à coup il sentit si vivement la beauté de cette âme d'élite, que, dans le subit élan qui les porta l'un vers l'autre, il aperçoit je ne sais quelle force inexplicable, une ordonnance du ciel.*

« Nous nous cherchions avant que de nous être vus... et, à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. » Qui a mieux senti que Montaigne la douceur de vivre dans une autre âme? Il avait connu la Boétie pendant quatre ans seulement, il lui survécut trente-cinq années, et quand il compare sa vie, si douce et si aisée d'ailleurs, à ces quatre années toutes lumineuses passées auprès d'un tel ami, « ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. » Depuis le jour où il l'a perdu, il n'a fait que « traîner languissant. » Les plaisirs mêmes qui se sont offerts à lui, bien loin de le consoler, ont rendu ses regrets plus douloureux encore. « Nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part. » Douces paroles que Montaigne emprunte à un personnage de Térence, mais qu'il a su rendre siennes par l'accent qu'il y met; douces pa-

feste sur Goëthe, et finit par l'arracher à son indifférence olympienne; on peut dire aussi que la loyale franchise de Boileau se communiqua au poëte d'*Esther* en plus d'une occasion, et releva cette âme timorée. A travers toutes les dissemblances des hommes et des époques, il y a ici des analogies curieuses qui se présentent d'elles-mêmes à la pensée. Goëthe, à peu près insensible au spectacle de la révolution de 89, bien qu'il ait noblement chanté dans son *Hermann* l'enthousiasme de ces grands jours, avait été aussi fort indifférent aux événements qui suivirent; d'où vient qu'en 1806 il sent tout à coup si vivement les désastres de l'Allemagne? Qui lui dicté tant de nobles et courageuses paroles? Qui lui inspire sa fière attitude envers les vainqueurs? C'est le souvenir de celui qui a écrit *Wallenstein* et *Guillaume Tell*. Racine est bien timide en face de Louis XIV, quoiqu'il possède naturellement l'aisance brillante et les nobles manières des gentilshommes de Versailles; il craint de déplaire, il tremble d'avoir déplu; un mot, un regard, un mouvement des sourcils, le troubleraient comme Esther. Un jour pourtant il montra que, soutenu par le cœur de son ami, il savait affronter sans jactance cette majesté redoutable. C'était vers 1694, la verve de Boileau venait de se réveiller; le vieux satirique en cheveux blancs écrivait ses dernières épîtres; mais, accablé d'infirmités, il ne pouvait se présenter à la cour et lire ses vers au roi. Ce fut Ra-

courage, lui donne des conseils, et voilà notre homme qui, abandonnant ses professeurs de Gœttingue, s'en va, le sac sur l'épaule, frapper tout joyeux à la porte du poète. Cela se passait à la fin du mois de mai 1823 ; peu de temps après, Eckermann était un des commensaux familiers, un des jeunes amis de Gœthe, et c'est à lui que nous devons ces *Entretiens* qui contiennent dans leur simplicité ingénue un portrait si vivant du glorieux maître. Écoutons-le : il nous fera le récit d'une soirée intime, d'une causerie littéraire chez Gœthe, et nous verrons comme le souvenir de Schiller était toujours présent au cœur et à l'esprit de l'auteur de *Faust*. Cette page est datée du 18 janvier 1825 :

Gœthe était de très-joyeuse humeur. Il fit apporter une bouteille de vin et nous versa à boire, à Riemer et à moi ; quant à lui, il buvait de l'eau de Marienbad. Il s'était, à ce qu'il m'a paru, réservé cette soirée pour revoir avec Riemer le manuscrit de son autobiographie, et y faire peut-être çà et là quelques corrections au point de vue du style. « Eckermann, restez avec nous, dit Gœthe, et soyez attentif. » En prononçant ces paroles, qui me furent si douces à entendre, il passa le manuscrit à Riemer, qui en commença la lecture à l'année 1795.

Déjà, dans le courant de l'été, j'avais eu plusieurs fois le bonheur de lire les feuilles manuscrites de Gœthe qui contiennent les années de sa vie depuis cette

date jusqu'à nos jours ; mais les entendre lire à haute voix, en présence de Gœthe lui-même, c'était une jouissance toute nouvelle. Riemer donnait toute son attention au style, et j'eus l'occasion d'admirer sa rare souplesse, sa riche variété d'expressions et de tours de phrase. Quant à Gœthe, la période de sa vie décrite dans ce tableau se ranimait tout entière devant lui ; il s'enivrait de souvenirs, et à chaque nom de personnes, à chaque mention d'événements particuliers, il complétait sa narration écrite en y ajoutant mille détails de vive voix. Ce fut une délicieuse soirée ! Les plus importants personnages contemporains furent passés en revue, mais c'était Schiller sur qui la conversation revenait toujours de nouveau, Schiller, dont la vie pendant cette période avait été si étroitement mêlée à celle de Gœthe. C'est alors qu'ils avaient mis leurs travaux en commun pour régénérer le théâtre ; quelques-uns des meilleurs ouvrages de Gœthe appartiennent aussi à cette période : *Wilhelm Meister* terminé, *Hermann et Dorothee* si rapidement conçu et mené à bonne fin, les *Mémoires de Cellini* traduits pour les *Heures*, les *Xénies* versifiées avec Schiller pour son *Almanach des Muses*, maintes relations quotidiennes entre les deux poètes, tout cela fut le sujet de la conversation pendant cette soirée, et les occasions ne manquant pas, Gœthe nous fit les révélations les plus intéressantes.

Hermann et Dorothee, dit-il entre autres choses, est presque le seul de mes grands poèmes qui me réjouisse encore, je ne puis le relire sans une vive émotion... —

scrit à Schiller. Je lus la lettre à Riemer. « Vous voyez, dit Goëthe, comme son jugement est sûr et serré; et dans l'écriture aucune trace de faiblesse. C'était un homme splendide, et c'est dans la plénitude de ses forces qu'il s'est éloigné de nous. Cette lettre est du 24 avril 1805; Schiller est mort le 9 mai. »

Nous regardions la lettre, nous nous la passions de main en main, nous étions heureux d'admirer ce langage si net, ces caractères si bien tracés, et Goëthe consacrait encore à son ami maintes paroles où respirait le souvenir le plus tendre, lorsque enfin nous nous aperçûmes qu'il se faisait tard; il était près de onze heures, il fallut se retirer ¹.

Cette idée de force, de grandeur, d'héroïque jeunesse attachée à la personne de Schiller, ne s'est pas effacée un seul jour du cœur et de l'imagination de Goëthe. On peut dire que trois influences souveraines ont agi sur l'auteur de *Faust* à trois époques décisives de sa carrière. D'abord, après ses tristes années d'université à Leipzig, ce fut l'impétueuse explosion de sa jeunesse, les idylles de Strasbourg et de Wetzlar, les conversations de Herder, les enchantements de la pensée unis aux ivresses de l'amour, et tout cela exprimé avec un mélange extraordinaire de grâce juvénile et de passion tumultueuse dans *Götz* et dans *Werther*; puis, quand cette première flamme s'éteint;

¹ *Gespräche mit Goëthe von J. P. Eckermann*, t. I, p. 192-199. Voyez la traduction de M. Émile Délerot (Bibliothèque Charpentier).

quand sa vie de cour à Weimar semble engourdir son imagination, il part pour l'Italie, et l'Italie le réveille en lui montrant un nouveau monde à conquérir. Au fougueux poète des premières années succède un artiste accompli qui veut dérober à la statuaire antique le secret de la beauté pure. Est-ce là pourtant le dernier terme de son activité littéraire ? Sous ces formes savantes, un froid glacial se fait sentir. Il faut une âme ici, pour que nous retrouvions le véritable Goethe avec toutes les richesses que son génie tient encore en réserve. Alors commencent les relations de Goethe avec Schiller, et en même temps que l'auteur de *Don Carlos*, arraché par Goethe aux subtilités de l'esthétique, reçoit de son glorieux ami les inspirations les plus fécondes, Goethe se réchauffe au foyer brûlant du noble poète. Il en garda jusqu'à son dernier jour une flamme qui ne s'éteignit pas. Il le voyait toujours ardent, généreux, sublime, et il s'encourageait par ce souvenir à marcher comme lui, les yeux levés vers l'idéal. Une personne qui avait vu souvent Schiller dans l'intérieur de sa famille avait noté religieusement ses entretiens, ses paroles familières, et après sa mort, elle avait envoyé ce recueil à Goethe ; Goethe le montre à Eckermann et lui dit : « Schiller paraît ici, comme toujours, dans la possession absolue de sa sublime nature. Il est aussi grand autour d'une table familière qu'il l'eût été au Conseil d'État. Rien ne le gêne, rien ne le comprime, rien n'abaisse le vol

de ses pensées. Toutes les grandes idées qui vivent en lui s'élancent librement au dehors, sans hésitation et sans scrupules, et c'est ainsi qu'il faudrait être. » L'élan intérieur que révèlent ces paroles se manifeste, quoi qu'on ait pu dire, dans toute la dernière période de la vie de Goethe. De 1805 à 1832, Goethe est plus grand que jamais. En toutes les circonstances décisives, il se conduit en homme; et les cris sublimes qui lui échappent, nous le verrons, soit dans ses lettres, soit dans ses conversations intimes, attestent le progrès d'un spiritualisme viril, j'allais presque dire d'un christianisme naturel, que développait dans son âme le souvenir toujours présent de Schiller.

Ces témoignages que Goethe a rendus à Schiller, Schiller les rendait-il à Goethe? On a vu par ses lettres quelle joie il éprouvait de posséder un tel ami, comme il en remerciait la Providence, avec quelle noble candeur, quelle déférence respectueuse il obéissait à ses conseils; mais peut-être est-ce l'écrivain reconnaissant qui se montre à nous dans cette correspondance; je veux voir l'homme appréciant l'homme, et l'ami venant au secours de l'ami. Goethe, on ne l'ignore pas, inspirait moins de sympathie que Schiller, et ses contemporains l'ont apprécié souvent avec la plus cruelle injustice. Avant même que Wolfgang Menzel, au nom des passions teutoniques, et Louis Bœrne, au nom d'un libéralisme impatient, aient proféré contre lui des accusations si amères, il

avait des ennemis secrets qui ne se faisaient pas faute de calomnier son cœur. Une des amies de Schiller, la comtesse Schimmelmänn, partageait ces préventions; en s'efforçant de vaincre ses antipathies, le noble frère d'armes de l'auteur d'*Hermann et Dorothee* répondait d'avance à Wolfgang Menzel, à Louis Bœrne, à tous ceux qui devaient injurier si violemment le grand poète de l'Allemagne. C'est là une belle page, aussi honorable pour Schiller que pour Goethe :

« Vos bonnes paroles, gracieuse comtesse, me délivrent de tout embarras, et je puis vous écrire avec confiance. Comment douterais-je un seul instant de vos sentiments généreux qui se peignent d'une manière si éclatante à chaque ligne de votre lettre?... Oui, certes, je bénirais mon sort, s'il me donnait le privilège de vivre dans votre voisinage. Vous et l'excellent Schimmelmänn, vous auriez formé un monde idéal autour de moi. Ce que je puis avoir de bon a été semé dans mon âme par un petit nombre de personnes d'élite; une heureuse destinée les a conduites sur ma route aux époques importantes de ma vie; mes relations sont l'histoire de ma destinée. Ces réflexions et quelques mots de votre lettre m'amènent naturellement à vous parler de mon amitié avec Goethe, amitié que je considère aujourd'hui, après une période de six années, comme l'événement le plus bienfaisant de toute mon existence. Je n'ai pas besoin de vous parler de son esprit. Vous savez reconnaître ses mérites comme poète, bien que vous ne les sentiez pas aussi vivement que je le fais.

j'aime, que j'estime infiniment, et que je suis attristé de voir méconnu par vous deux. Si vous le connaissiez comme j'ai eu l'occasion de le connaître et de l'étudier, il y a peu d'hommes que vous jugeriez plus dignes de votre vénération et de votre amour. »

Goëthe a-t-il connu cette lettre ? je ne sais, mais certainement il connaissait les sentiments qui l'ont dictée ; il se savait aimé de Schiller comme il désirait l'être, cordialement et loyalement, dans le secret du cœur et à la face des hommes ; il savait que devant les générations nouvelles, auprès des esprits plus jeunes que sa gravité éloignait, auprès de ceux qui l'accusaient de froideur, d'orgueil et d'égoïsme, il avait dans Schiller un témoin toujours prêt et un défenseur enthousiaste. Schiller le protégeait encore du fond de sa tombe. Quel que fût le dédain de Goëthe pour l'opinion vulgaire, il était heureux d'opposer aux clameurs de l'envie ou aux injustices de la foule le souvenir et les titres de cette fraternité immortelle. N'est-ce pas là le sentiment qui l'anime lorsqu'il dit à l'Allemagne entière : « Cet homme que j'ai aimé, que j'ai soutenu dans ses luttes, dont j'ai aidé le génie à déployer toutes ses richesses, cet homme qui m'a prêté aussi une si intime et si féconde assistance, il a été, il est encore et il sera éternellement un bienfaiteur pour nous tous. Ne sentez-vous pas son âme qui vous inspire vos meilleures pensées ? » Mais il faut

rière lui gisait ce qui nous enchaîne tous, la vulgarité.

« Nous l'avons vu embellir pour sa demeure ce joli jardin d'où il entendait l'harmonie des étoiles, éternelle harmonie, sœur de son esprit éternel, et qui s'épanchait vers lui à la fois si mystérieuse et si claire. Là, précieuses jouissances et pour lui et pour nous, on l'a vu, par une merveilleuse confusion des heures, consacrer aux œuvres les plus belles ce domaine du crépuscule et de la nuit, où d'ordinaire s'engourdissent nos pensées.

« Alors passaient devant lui les flots tumultueux de l'histoire, les événements criminels ou glorieux, les sauvages armées des conquérants qui se déchaînèrent par le monde, et toutes ces choses, les unes basses et effroyables, les autres bonnes et sublimes, il les jugeait dans leur essence même avec une netteté lumineuse. Puis la lune s'inclinait à l'horizon, et apportant les joies du jour renouvelé, le soleil paraissait sur les cimes étincelantes.

« Et la joue du poète s'enflammait, toujours plus brillante, de cette jeunesse qui jamais ne s'envole, de ce courage qui tôt ou tard triomphe de la résistance et de l'inertie du monde ; de cette foi, qui, toujours plus haute, tantôt s'élance avec audace, tantôt s'insinue avec patience, pour que le bien agisse, et croisse, et devienne fécond, pour qu'on voie luire enfin le jour de tout ce qui est noble.

« Exercé ainsi, riche de tant de pensées sublimes il n'a pas dédaigné cette estrade de planches. C'est ici qu'il a

Mais déjà son être glorieux, quand il abaisse ses regards vers la terre, se voit ici transfiguré. Ce qu'autrefois ses contemporains ont pu regretter ou blâmer en lui, la mort, le temps l'ont ennobli. »

Cette mise en scène de la *Cloche*, couronnée par ce poétique épilogue, fut renouvelée dix ans plus tard avec un éclat particulier. Goëthe aurait voulu que la fête fût célébrée tous les ans ; le 10 mai 1815, ce ne fut pas à Lauschestedt, mais à Weimar que ce brillant hommage fut rendu à l'auteur de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*. Une comédienne habile, madame Wolff, avait été chargée de réciter les strophes de l'épilogue ; Goëthe lui apprit lui-même à trouver les accents qui devaient émouvoir la foule, et elle profita si bien de ses conseils, qu'à un certain moment, assure-t-on, le vieux poëte éclata en sanglots. Ce fut pour lui une occasion de revoir, de corriger ses vers, d'y chercher la perfection suprême ; il ajouta deux strophes, les deux dernières, montrant ainsi que les dix années écoulées depuis le fatal événement, bien loin d'effacer ses souvenirs, n'avaient fait qu'accroître ses regrets et affermir sa reconnaissance. Les voici :

« Plus d'un esprit qui lutta contre le sien, qui ne reconnut qu'avec peine sa haute valeur, se sent aujourd'hui pénétré de sa force, et reste volontairement enchaîné dans sa sphère. Il s'est élancé vers les hauteurs

gloire, Goethe a écrit un poëme plus beau que ses *Ballades*, plus beau que le premier *Faust*, plus beau que *Hermann* ou *Iphigénie*, il a écrit le poëme de l'amitié.

J'ai rassemblé tous les détails épars qui nous font assister à la vivante amitié de Goethe et de Schiller ; on sait maintenant l'influence que ces deux maîtres ont exercée l'un sur l'autre, et l'on a vu la trace que le génie de l'illustre mort a imprimée dans l'âme du survivant. Faut-il ajouter à ce tableau le récit des dernières années de Goethe ? Faut-il suivre, selon l'ordre des temps, les péripéties de sa destinée et les suprêmes travaux de son intelligence ? Je serai bref, car ce n'est pas la biographie complète de Goethe que j'ai entreprise dans cette étude ; j'ai voulu surtout mettre en lumière un épisode magnifique et imparfaitement connu de cette existence glorieuse. Mon sujet, encore une fois, c'est l'union intellectuelle et morale de l'auteur de *Faust* et de l'auteur de *Wallenstein*.

Nous en retrouverons encore les éclatants vestiges dans la dernière période que je vais résumer à grands traits. Sept mois après la mort de Schiller, l'Allemagne était bouleversée par les triomphes de Napoléon. Un empire qui durait depuis mille ans venait

d'être renversé en un jour ; après la bataille d'Austerlitz, l'empire d'Allemagne, vieille ombre, il est vrai, mais toujours imposante, et qui pouvait encore, à un moment donné, rassembler sous un même drapeau tous les enfants d'un même pays, l'antique empire d'Allemagne, le saint-empire des Othon, des Barberousse, des Rodolphe de Habsbourg, était rayé de la carte ; il ne restait plus qu'une Autriche abattue, une Prusse à la fois furieuse et terrifiée, et tout le groupe des États secondaires que le puissant vainqueur, maniant et remaniant à son gré les duchés et les royaumes, venait d'organiser sous sa tutelle en confédération du Rhin. A l'heure où la Prusse voulut revendiquer les droits de la patrie commune, le grand-duc de Weimar, oubliant ses intérêts pour accomplir son devoir, accepta un commandement dans l'armée prussienne. Deux grandes batailles furent livrées le même jour à Iéna, à Auerstædt, et la Prusse y fut écrasée. Quel tumulte, quelle désolation sur ces routes paisibles de Weimar à Iéna où s'étaient croisés naguère tant de poétiques messages ! Tout tremblait à Weimar, car on n'ignorait pas la colère de Napoléon contre le grand-duc. La duchesse mère, le duc et la duchesse héréditaire venaient de prendre la fuite ; seule, la grande-duchesse Louise, digne femme du vaillant prince qui avait combattu à Iéna, était restée courageusement à son poste, au milieu des ennemis victorieux, qui déjà

publiciste et historien Luden vint lui proposer de prendre part à la rédaction d'un journal, *la Némésis*, dirigé contre Napoléon et la France. Goethe le détourna de ce projet, l'entreprise lui paraissant hérissée de difficultés sans nombre, mais il ajouta d'une voix émue : « N'allez pas croire que je sois indifférent à toutes ces grandes idées, liberté, nation, patrie. Non, toutes ces idées sont en nous, elles font partie de notre être, nul ne peut les rejeter hors de lui. Moi aussi, je porte l'Allemagne au fond de mon cœur. J'ai ressenti bien des fois une douleur amère en pensant à ce peuple allemand chez qui l'individu est si digne de respect et l'ensemble si misérable. La comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille en moi des pensées si pénibles que je m'efforce d'y échapper par tous les moyens. Des ailes ! des ailes pour m'envoler au-dessus de ces régions funestes ! Ces ailes, c'est l'art et la science qui me les ont données, car la science et l'art appartiennent au monde, et toutes les frontières des nationalités s'évanouissent devant eux. Triste consolation, hélas ! cela ne remplace pas le viril orgueil d'appartenir à une nation grande et forte, respectée et redoutée. La foi dans l'avenir de l'Allemagne est une consolation du même genre. Cette foi, je m'y attache aussi fortement que vous. Oui, le peuple allemand promet un avenir, il a un avenir ; les destinées de l'Allemagne, pour parler comme Napoléon, ne sont

ou tel problème des sciences physiques et naturelles? Il avait perdu sa femme le 6 juin 1816, et ses lettres à Knebel, à Zelter, disent assez combien ce coup lui fut sensible. Il lui fut donné pourtant de ne pas voir s'assombrir ses dernières années; la maison solitaire s'emplit bientôt de bruits charmants qui rajeunirent le cœur de l'aïeul. Au commencement de 1817, son fils Auguste épousa mademoiselle Otilie de Pogwisch, et l'année suivante le vieux poëte chantait un chant de bienvenue près du berceau de son petit-fils Walther. La grâce et l'esprit de la jeune femme, le gazouillement des enfants (un second petit-fils, Wolfgang, lui naquit en 1820), égayaient le soir de sa vie, comme une floraison printanière. Son imagination sembla reverdir. Quelques-unes de ses plus belles ballades, *la Cloche qui marche*, *le Fidèle Eckard*, *la Danse des morts*, attestent cette nouvelle jeunesse de son esprit, en même temps que *le Divan oriental-occidental* (1818) ouvrait des routes nouvelles à la poésie allemande. En 1821, il publie la seconde partie de *Wilhelm Meister*, œuvre incomplète et fautive sur bien des points, mais qui révèle une pensée toujours en travail. Les problèmes et les rêveries politiques de nos jours semblent pressentis dans ces *Années de voyage de Wilhelm Meister* et plus d'un commentateur en ce moment même s'ingénie à expliquer le *socialisme* de Goëthe.

Cette énigme une fois jetée à la curiosité des in-

continuelles allégories, ces figures mythologiques, ces représentations de l'antiquité et du moyen âge, ces sorcières, ces sphinx, ces lémures, cette fantasmagorie philosophique, esthétique, scientifique, au sein de laquelle s'agitent de gros systèmes et de menues épigrammes, en un mot ce tumultueux sabbat n'a pas seulement le tort d'exiger un commentaire perpétuel, il a le tort bien plus grave de projeter son ombre sur la première partie du *Faust* et d'en compromettre la beauté. Il y a certes de magnifiques épisodes au milieu des machines de cet immense opéra : la figure d'Hélène ne pouvait être dessinée ainsi que de la main d'un maître; la mort de Faust, le combat de Méphistophélès et des anges, les mystiques degrés du paradis, toutes ces scènes étincellent d'une poésie merveilleuse; mais qu'importe cette poésie? la défaite de Méphistophélès, la justification de Faust sont des tableaux qui nous laissent froids. Marguerite elle-même priant la Vierge pour son amant et s'élevant plus haut dans le ciel pour que Faust l'y suive, Marguerite elle-même ne réussit pas à nous émouvoir. Pourquoi? parce que les personnages vivants ont depuis longtemps disparu. Ce n'est plus Faust, ce n'est plus Marguerite que le poète nous montre ici; nous avons quitté le terrain du drame réel pour les fastidieux domaines de l'allégorie.

Est-ce à dire que *Faust* soit une œuvre man-

quée? C'est une œuvre assurément très-défectueuse au point de vue de l'art, mais une œuvre que le génie seul a pu exécuter, et qui, pleine de beautés de détail, offre surtout un attrait singulier à la critique, puisqu'elle contient l'image entière du poëte. Goëthe, à vingt ans, généreux, passionné, romantique, inspiré de Shakspeare, obéissant à tous les instincts de son cœur, puis Goëthe, à son retour d'Italie, amoureux de l'art antique, amoureux du calme et de la sérénité, enfin Goëthe cherchant l'éclectisme universel, unissant la poésie et la science, l'esprit antique et l'esprit moderne, jouissant de toutes ses richesses et surtout de l'harmonie de ses facultés, ces trois hommes, ces trois Goëthe sont réunis ici dans le même tableau. On ne peut exiger qu'un ouvrage composé à de si longs intervalles et dans des dispositions si différentes brille par une vigoureuse unité. C'est l'erreur des critiques allemands d'avoir voulu absolument trouver un logique enchaînement de merveilles dans une œuvre où les disparates sont inévitables. Depuis quelques années, on étudie *Faust* plus impartialement, et en suivant cet exemple nous croyons rendre à l'auteur l'hommage qui aurait le plus de prix à ses yeux. L'intelligence est le trait dominant de Goëthe; ce n'est pas manquer de respect à un tel poëte que de chercher à le comprendre.

Le dernier écrit de Goëthe est le compte rendu qu'il

a donné de la discussion de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, à l'Académie des sciences. Le 15 février 1830, Geoffroy Saint-Hilaire, lisant un rapport à l'Académie sur un mémoire relatif à l'organisation des mollusques, profita de l'occasion pour exposer sa théorie des analogues, qui est, selon lui, la véritable clef de la science zoologique. L'illustre savant français, comme le poète de Weimar, établissait la loi de l'unité qui domine la composition des corps vivants. Cuvier, voyant là un système *à priori*, c'est-à-dire une pure rêverie philosophique, opposa à son confrère les plus graves objections ; un débat solennel, qui se prolongea à travers les émotions politiques de 1830, s'éleva entre ces deux hommes éminents et partagea longtemps l'opinion des maîtres de la science. Goethe ne pouvait rester indifférent à cette lutte ; son nom avait été cité par Geoffroy Saint-Hilaire avec les noms de ses émules, Kiehmeyer, Meckel, Oken, Spix, Tiedemann. En septembre 1830, il avait résumé pour l'Allemagne la controverse des deux naturalistes français ; il y revint encore et avec plus de développements au mois de mars 1832. La consécration donnée à ses études par cette discussion mémorable fut une des joies de sa vieillesse. Quelques jours après la rédaction de ces pages tracées d'une main si sûre, le grand poète, plein de gloire et d'années, entra dans les demeures éternelles. Il mourut sans souffrance, avec ce calme et cette sérénité dont sa

Goethe, en face de Napoléon, à Erfurt; Goethe, tout prêt à suivre dans les misères de l'exil son souverain détrôné, et à soulever les peuples allemands en chantant la honte de la patrie, ce Goethe-là, si différent de celui qui se résignait avant 1794 à une sorte d'épicurisme intellectuel, qui donc, si ce n'est Schiller, l'a éveillé enfin à une existence virile? L'examen des opinions philosophiques et religieuses de Goethe exigerait tout un livre. En résumé, je le sais bien, le signe par excellence de cet esprit encyclopédique, c'est l'intelligence, l'intelligence ouverte, avide, insatiable, l'intelligence maîtrisant la passion et cherchant surtout à se mettre en harmonie avec le monde; toutefois, regardez-y de plus près, interrogez les périodes diverses de sa vie et les progrès cachés qui s'y révèlent, vous verrez, sous l'action insensible et continue de l'auteur de *Don Carlos*, vous verrez le cœur chez Goethe, le cœur le plus mâle et le plus tendre, réclamer généreusement ses droits. Un point trop peu remarqué, c'est que le christianisme, indifférent d'abord et même odieux au panthéiste enivré de la nature, avait fini par toucher son âme. Il a parlé magnifiquement de la Bible et de l'Évangile. Son esprit amoureux de la forme avait voulu symboliser à sa manière la suite des traditions religieuses de notre race; il substituait aux douze apôtres, figures trop uniformes à son gré, douze personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui,

En vain des fanatiques de toute couleur, démocrates passionnés, gallophobes intraitables, méthodistes ténébreux, ont-ils confondu aveuglément toutes les phases de sa destinée ; les meilleurs juges ont laissé entrevoir le résultat que nous signalons ici. Quelques jours après la mort de Goethe, Schelling, qui l'avait connu depuis son alliance avec Schiller, annonçait ainsi la funeste nouvelle à l'Académie des sciences de Munich : « Il y a des époques où les hommes d'une vaste expérience, d'une raison saine et inébranlable, d'une pureté d'intentions élevée au-dessus de tous les doutes, exercent, par leur seule existence, une salutaire et fortifiante action. C'est dans une de ces époques que l'Allemagne, je ne dis pas seulement la littérature allemande, je dis l'Allemagne tout entière, vient de faire la perte la plus douloureuse qui pût lui être infligée. Un homme lui est enlevé, qui, au milieu de toutes nos agitations du dedans et du dehors, était là debout comme une puissante colonne ; un homme vers lequel bien des yeux se dirigeaient comme vers un phare qui éclairait toutes les routes de l'esprit ; un homme qui, ennemi par nature de toute anarchie, de toute irrégularité, ne voulait devoir qu'à la vérité et à la justice la domination qu'il exerçait sur les intelligences ; un homme dans l'esprit, et j'ajoute, dans le cœur duquel l'Allemagne était assurée de trouver un jugement d'une paternelle sagesse, une décision suprême et conciliatrice pour

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

| | |
|---|-----|
| V. La représentation de la trilogie de <i>Wallenstein</i> (1798-1799) | 1 |
| VI. Marie Stuart (1799) | 70 |
| VII. Marie Stuart et la Pucelle d'Orléans (1800-1801) | 161 |
| VIII. Weimar. La Fiancée de Messine (1801-1803) | 257 |
| IX. Guillaume Tell. — Madame de Staël. — Mort de Schiller (1803-1805) | 306 |
| ÉPILOGUE. — Le Poème de l'Amitié. — Dernières années de Goethe | 580 |